

comté. Nous publierons jeudi les noms des réquisitionnaires et la réponse de M. Cauclou.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 1er octobre 1851.

Monsieur le Rédacteur,

En fait de politique, ce qui nous occupe depuis quelque temps, c'est l'indignité de l'acte, on s'y voit l'aimez mieux, la maladie du raisin. Nos fins dégustateurs attendent avec anxiété les nouvelles vinicoles que leur apportent chaque jour les courriers de Bordeaux, de Champagne, de Beaujolais et du Maconnais; et nos buveurs à tout venant gémissent en pensant que les vins de second ordre seront aussi mauvais que ceux du premier. Il n'y a pas jusqu'aux ivrognes qui ne se lamentent en voyant chaque jour enchaîner le contenu vermeil de ces bouteilles chéries qui font leur bonheur les dimanches et les lundis. Décidément, nous n'aurons presque pas de vin cette année en France, et le peu qu'on récoltera sera mauvais. Avis aux amateurs. Il y aura quelques rares contrées privilégiées qui pourront en avoir médiocrement et d'assez bon. On cite parmi ces heureux élus le vin exquis de l'hermitage sur les bords du Rhône près de Valence; les vins de Ste. Peray, Vauzet, etc. Ceci posé, passons après avoir dit que cette maladie s'est sentie sur le blé aussi bien que sur les pommes de terre et les fruits. Un peu plus, nous aurions les sept plaies de l'Égypte, et franchement, je ne vois pas pourquoi nous nous en étions privés, parce que depuis longtemps nous travaillons bien à nous attirer cette malédiction. Notre décadence est flagrante; tout l'annonce, tout le prouve: le matérialisme, le crime, la spoliation s'entendent et se disposent à tout envahir, à tout détruire. Chaque jour, hélas! cette triple gangrène attaque des milliers de membres du grand corps social. 1792! voilà le cri de guerre de ces hordes sauvages qui ne rêvent que du triomphe des rêves les plus monstrueux. Il y aurait de quoi effrayer et décourager si l'espérance, cette dernière consolation de l'effilage, ne soutenait le courage déjà si abattu. On rêve une seconde fois les massacres, la destruction des églises, la chute de la religion, comme si ces massacres pouvaient rendre ces héros démagogiques tout puissants, comme si l'écrasement de nos églises devait amener la chute de Jésus-Christ. La vitalité d'une nation ne tient pas plus à la vie d'un homme, que la vérité chrétienne ne tient à une pierre qui s'écroute. Aussi, malgré toutes les menaces, malgré tous les appels des hommes de carnage et de ruines, nous ne désespérons pas. Non, la France ne peut pas périr; non, elle ne peut pas perdre sa religion. Jamais on ne déracinera sa vie et sa foi. Il y a un demi-siècle, tous les efforts de la démagogie omnipotente alors, s'étaient conjurés pour l'annihilation complète de la société civile et religieuse; déjà on croyait cet horrible prodige opéré, mais, un moment où ils s'y attendaient le moins, ceux qui avaient versé tant de sang, annoncé tant de décombres, anéanti tant de gloires, mouraient misérablement sur l'échafaud. La mission glorieuse et réparatrice de la France n'est pas finie. J'ai une foi instinctive dans l'avenir de ma patrie. Grâce à la protection dont Dieu la couvre en dépit de ses erreurs et de ses folies, elle peut encore espérer de beaux jours. A toutes les époques où la France a semblé s'abîmer et périr, Dieu a suscité un homme pour la sauver. Cet homme s'est tour à tour appelé: Louis, Charlemagne; il s'est appelé St. Louis, Charles V; puis la délivrance a pris les traits d'une jeune vierge qui s'est appelée, Jeanne d'Arc. Et, plus tard, quand, de nos jours, tout paraissait perdu, quand un roi non mais faible, était en butte à toutes les ambitions, à tous les partis, la majestueuse figure d'un homme qui fut tour à tour prêtre et soldat, poète et homme d'état, apparut à côté de Louis XIII. Les conspirations tramées contre sa puissance et sa vie ne lui firent pas défaut, mais toujours grand, toujours ferme, toujours impassible, le cardinal de Richelieu sut relever la France de son abaissement et la remettre au premier rang des nations. Ah! que Montesquieu a dit vrai quand il s'est écrié que Richelieu a fait de Louis XIII le premier roi de l'Europe et le second homme de France! Phrase profonde qui résume toute la vie de ce grand homme d'état. Dans un temps assez rapproché de nous, quand tout semblait crouler et s'anéantir, Dieu ne suscita-t-il pas un homme pour tout rétablir? Napoléon a rouvert les temples, rassuré le monde, étanché les larmes, adouci les chagrins. Ah! que son rôle aurait été beau si l'ambition ne s'était pas emparé plus tard de tout son être. Aussi, malgré que l'œuvre politique des grands génies qui ont sauvé la France semble détruite, malgré que l'édifice paraisse ruine, on ne veut pas se décourager. Aujourd'hui plus que jamais on se sent pénétré d'une admiration profonde devant tout ce qui nous retrace les souvenirs de nos jours de gloire, de ces génies extraordinaires animés d'une foi si puissante; et peut-être Dieu, suscitera-t-il un homme qui dominera les événements, comprimera l'anarchie et le déchaînement du mal et rendra à la France son état de gloire et de prospérité. Mais où est cet homme? Vit-il sur la terre d'exil ou bien est-il au milieu de nous attendant que Dieu lui dise: Marche, règne et gouverne! Permettez-moi, avant de passer outre, de dire que les rapports des 86 préfets de la France à leurs conseils généraux respectifs, ont constaté par les deux faits qui suivent, le double symptôme des progrès effrayants de la décadence intellectuelle et morale de la France depuis

trois ans seulement: 1° accroissement des enfants trouvés; 2° accroissement des aliénés. Et les suicides?... le gouvernement doit s'estimer heureux de ne pas les avoir sur les bras. Allons, messieurs les contribuables, payez, payez toujours, et allons donc; vive la république! vive les constitutions! vive notre grand progrès! La mise en état de siège du Dept. de l'Ardeche, mesure qui était nécessaire, paraît ne pas devoir être la dernière de ce genre. On a de sérieuses inquiétudes sur la situation générale du midi, et le gouvernement qui reçoit chaque jour des rapports de toutes les autorités locales de ces contrées, doit être suffisamment édifié et justement inquiet sur les récents des manœuvres et des conspirations dont elles sont le théâtre. Dans le midi de la France plus que partout ailleurs, les extrêmes se touchent; les anarchistes sont dans un si grand état d'exaltation, qu'on craint à chaque instant les voir se ruir sur leurs concitoyens. Le gouvernement fera très bien d'y mettre bon ordre; il se souviendra sans doute qu'il vaut mieux prévenir que comprimer les effusions de sang. La girouette politique est en mouvement; les candidatures sont aux vents. Candidature à la présidence, candidature à l'Académie, candidature à la domination des airs... gare de dessous! On lavarde, on se querelle on fait des paris. Viennent le grand jour et nous aurons Jean qui chante et Jean qui pleure. Qui s'assoiera dans le fauteuil du bon Dupaty? Il y a bien un ou deux noms qui semblent pouvoir continuer à l'Académie cette gloire aimable de la poésie et de la belle littérature; mais ayez donc des talents même transcendants pour vous voir préférer un malotru ranceur bien obsène. Je gage mille contre un que M. Eugène Sue a plus de chances d'être élu que M. Emile Deschamps, et que M. Esquiros est plus près de l'être que M. Poujoulat. Il y en a qui vous diront: Pourquoi ne nommerait-on pas M. Falechiron? Il a bien fait sur l'Italie un ouvrage en cinq volumes tirés à cent exemplaires il y a dix ans et dont il y en a encore quatrevingt à lire; un ouvrage en vaut bien un autre! Je parie dix contre un que vous trouverez au moins trente académiciens sur quarante qui vous tiendront ce langage. Patronnez donc sans contrôle tous les membres de l'Académie. Pour peu que cela continue il ne sera même pas nécessaire de savoir signer son nom pour faire partie de cette plus ou moins docte assemblée. Si, quand vous apprendrez le résultat du vote de l'Académie des belles lettres, vous pouvez lire Deschamps et DeMusset, ou Latrières, ou Poujoulat, ou Valory, ou De Falloux, ou Parisis, dites: C'est un bon choix; si vous en lisez un autre, dites que vous ne comprenez plus goutte à l'esprit français. Maintenant, quel sera l'heureux mortel qu'on élira président de la république en 1852? C'est un voile qu'il n'est pas encore bien permis de soulever. Pourant déjà, les journaux Orléanistes quand même ont embouché leur plus grosse trompette et lancent leur Joinville à tout venant. On fait des thèses et des odes sur son compte; on exalte ses vertus, ses mérites, son génie, sa bravoure, quite plus tard, s'il est élu, à le balayer et à le traiter comme un pauvre poulet plumé! Le journal l'Unité lui consacre chaque jour plusieurs colonnes de prose et de vers plus ou moins empoilés, et il enrôle chaque jour des commis voyageurs chargés de porter jusque dans les plus humbles chaudières le nom béni de l'élu de... quelques ambitieux. Le parti légitimiste de la nuance de la Gazette de France porte en avant la candidature de M. De la Rochejaquelein dont le caractère si chevaleresque et si loyal pourrait bien être un titre fatal à l'élection du prince amiral. L'enfantement est laborieux et secret chez les républicains; leur candidat est encore inconnu. Il y a six mois on en parlait beaucoup plus qu'aujourd'hui. Peut-être veulent-ils éviter les commentaires à perte de vue. Quoiqu'il en soit, s'il nous est donné de pouvoir faire une élection présidentielle, ce qui n'est pas parfaitement certain, ont est loin de prévoir le triomphe de tel ou tel candidat. Par le temps qui court, les caricatures vont leur train. Aucun personnage d'avant-scène n'est épargné par le crayon malin du Charivari. Le petit chien surtout est croqué sous toutes les formes, dans tous les lieux. Tantôt on le croque en bon-dog, tantôt on serpente, quelquefois en citrouille ou en cornichon. Ces jours-ci, il est représenté en chamois, marchant à quatre pattes sur les rochers escarpés des Pyrénées. Un chasseur arrive, le voit, le prend pour un animal quelconque, l'ajuste et tire sur lui; mais le petit chien est à l'épreuve de la balle; seulement il se cache la face et va changer de déguisement. En politique comme dans sa vie intime, M. Thiers est un caméléon. Le plus fin observateur s'y est toujours trompé; il est toujours bigarré de mille et une couleurs; c'est un enfant terrible qui fait la sourde oreille et agit de plusieurs manières à la fois. Il est tour à tour républicain et orléaniste, légitimiste et bonapartiste, voltairien et bon chrétien, athée et croyant. Il est tellement fin, tellement, tellement remuant, qu'il fait mouvoir chaque chose au gré de ses desirs. Il vous renversera un ministère sans bouger de chez lui; il agitera l'assemblée sans sortir de son banc; homme précieux et redoutable, terrible et consolant, rien ne lui coûte, rien ne l'arrête. Le 21 septembre dernier eut lieu à Chartres, l'inauguration de la statue en bronze élevée à la mémoire du général Marceau. Le courage que cet homme a montré dans les glorieux combats qui forment les degrés de sa brillante carrière ont rendu son nom populaire. Appelé sur le théâtre des guerres civiles dans les plus périlleux jours de 1792 il se comporta toujours en parfait honnête homme.

Sa conduite dans la Vendée fut exempte de reproches, et s'il fut forcé par la convention de commander l'armée qui devait exterminer ces héros de la religion et de la fidélité, au moins il ne se souilla par aucune action honteuse ou barbare. Il empêcha toujours le carnage; il réprima le désordre, et quand des femmes, des vieillards et des enfants venaient lui demander un asile, il s'estimait toujours heureux de le leur accorder. Aussi sa conduite fut-elle déclarée suspecte par les liges qui s'intitulaient le comité de salut public, et il fut destitué. Demandez aux annales de tous comment se comporta son successeur!... Plus tard, après avoir été plongé dans les cachots de la terreur et chargé de chaînes, il reconvra la liberté et obtint sa grâce par l'intervention de Bourballe à qui il avait sauvé la vie. Il eut ordre d'aller prendre le commandement de l'une des armées chargées de protéger les frontières du nord. Blessé mortellement le 22 septembre 1796 à l'âge de 27 ans seulement, il fut entouré par les généraux autrichiens et par le prince Charles lui-même, avides de contempler une dernière fois un ennemi qu'ils estimaient sincèrement. Marceau a parcouru une glorieuse mais courte carrière; aucun regret ne doit être donné à cette mort prématurée, car il est descendu dans la tombe avec une grande gloire, avec tout son prestige, avec toutes ses vertus. La France paraît destinée à voir une de ces luttes impies où le génie de la civilisation est menacé de s'éteindre sous les décombres de cette guerre implacable; il pourrait aussi se faire qu'elle s'armât un jour pour relever son glorieux nom et sa haute réputation dans le monde; espérons que Dieu suscitera beaucoup de nouveaux Marceaux à côté de nouveaux Turènes et Condés en qui brilleront le courage, l'intelligence de la guerre, l'amour de la discipline, l'humanité et la modération au milieu des combats. On prélué par des incendies au pillage qu'on nous promet pour l'ère nouvelle que le socialisme appelle de tous ses vœux: 1852. C'est un commencement de Jacquerie. Des bandes incendiaires sont organisées et parcourent les villes et les campagnes, embrasant maisons, fermes et récoltes. C'est un des symptômes les plus effrayants du mal affreux qui menace d'envahir la société. Partout il est vrai on se met bien en garde contre des ennemis aussi dangereux, mais ils sont subtils et un moment où l'autre ils viennent à bout de leurs projets. Le gouvernement paraît à bout d'expédients, et tandis qu'il envoie des forces dans une contrée, le mal redoublé surgit sur un autre point. Et voilà aussi que la Corse vient se mêler à tout cela. Des luttes, luttes gigantesques, barbares, effrayantes, plongent chaque jour dans la consternation les habitants de ces contrées. Les bandes de scélérats sont organisées. Celle de Masson surtout, la plus forte et la plus résolue, jette la terreur dans le département. Elle fait la loi d'une façon souveraine, juge sans appel et prononce l'interdiction sur tel champ, sur telle maison. Les bandits de toutes les compagnies sont évalués au nombre de neuf cents; ceci est de toute vérité. Neuf cents bigands, assassins dans un département couvert de montagnes et de cavernes: jugez s'ils peuvent faire du mal! Aussi la terreur stupide tous les agents de l'autorité; la force publique, les juges, les jurés sont paralysés par la terreur, et n'osent pas sévir tant ils redoutent la vengeance des compagnons de ceux qui seraient condamnés. Le gouvernement ne prendra-t-il donc aucune détermination en présence de faits aussi barbares, et qui sont bien de nature à appeler toute son attention sur les crimes atroces qui désolent cette malheureuse île et encouragent ces badetta funestes depuis trois ou quatre siècles. A part de tous ces faits, la quinzaine a été stérile en nouvelles; aucun fait important n'est venu donner un peu de vie à l'état de marasme dans lequel nous vivons. Le thermomètre de la bourse, réputé si exact, repris son mouvement de hausse après quelques jours de peur. Un petit vent de coup d'état avait seul imprimé le mouvement de descente. Toutes les nouvelles qui arrivent de tous les points de l'Europe nous montrent les souverains dans une activité permanente et infatigable. L'apathie révolutionnaire commencée en 1818 les condamne à un rude labeur. Ils ont à défendre la société et à la réorganiser. Le grave Nicolas, l'autocrate russe, voyage constamment de St. Petersburg à Moscou, de Moscou à Varsovie. Il passe des revues, harangue ses soldats, les encourage et se fait aimer d'eux. L'empereur d'Autriche en fait autant. Le roi de Prusse, après de longues hésitations, a enfin compris son intérêt et aujourd'hui il paraît fortement décidé à combattre l'esprit révolutionnaire. Le roi des Deux Siciles surtout, déploie une activité extraordinaire. Il se multiplie en quelque sorte, il fait des prodiges de travail. Et toi, France, tu assistes à l'exécution et au trépas de tous les systèmes politiques et philosophiques inventés par l'orgueil de tes enfants. Tu assistes à la décadence intellectuelle. Ah! si un milieu de ton scepticisme et de ton aveuglement, je ne voyais pas briller l'étoile de la foi, de l'espérance et de l'amour, je ne sais ce que tu deviendrais. Mais tu te reveilles un jour de ton assoupissement et de tes erreurs, et tu redeviendras radiante et pleine de gloire.... Et vous, monsieur, qui soupirez après le jour où l'Angleterre accordera franchement son appui protecteur à la religion de nos pères, espérez: ce temps est proche et il vous sera donné de voir le plus beau spectacle qui soit au monde. L'Angleterre marche à pas de géant vers le catholicisme; et viendra un jour où Lord John Russell lui-même expiera dans les larmes ses paroles hostiles à la religion catholique, apostolique et Romaine. M. L. M. C.

EXTRAITS DE JOURNAUX. Nous empruntons au Phare de New-York l'appréciation suivante de l'un des rédacteurs de l'Événement (aujourd'hui l'Avenir), journal de la presse parisienne. AUGUSTE VACQUERIE.—Le plus intrépide des journalistes, M. Auguste Vacquerie, est le frère de ce jeune homme qui avait épousé la fille aînée de Victor Hugo, et qui périt si malheureusement avec elle devant Villequier. On avait cru que M. Granier de Cassagnac avait reculé aussi loin que possible les limites de l'absurde et du mauvais goût littéraire; il était réservé à M. Auguste Vacquerie de dépasser M. Granier. Le premier avait dit que Racine n'avait pas de talent, le second affirmait tout crûment que l'auteur de Britannicus était un drôle. M. Vacquerie est l'inventeur de la fantaisie du Porc aux choux. A la première des trois représentations de son Tragédubus, dont le principal rôle était joué par Frédéric Lemaître, celui-ci, voulant mettre fin à la tempête de sifflets qui éclatait depuis un quart d'heure dans la salle, s'approcha vers la rampe et dit aux spectateurs: Messieurs, le moment est venu de nous tenir dans une seule pensée et de crier: Vive la République! Les clats de rire succédèrent aux sifflets. M. Auguste Vacquerie a aussi publié un recueil de vers intitulé les Demi-Teintes et qui est la plus haute expression du genre Abracadabra. Avant de gâcher du style monumental à l'Événement, ce jeune Erostrate avait déjà tartiné des critiques dramatiques au Globe et à l'Époque. Il a avoué, dans une lettre publiée dans un journal, que le directeur du Globe, sur la demande des abonnés, s'était vu contraint de le ficher à la porte (textuel). De reste, M. Vacquerie tirait de ce détail de sa vie littéraire une très grande vanité. Tous les grands hommes ont commencé par être incompris. Cette vive et tant soit peu mordante appréciation de l'Événement, dit le Phare, et de ses rédacteurs, était écrite par M. Edmond Texier, il y a plus d'un an, bien avant que ne commençât la série de poursuites judiciaires dans laquelle ce journal a fini par succomber. On connaît son histoire depuis lors. Amené de condamnation en condamnation à suspendre sa publication, l'Événement reparut le 20 septembre sous le titre de l'Événement du peuple. Un nouveau procès l'attendait au début de cette seconde carrière, mais il l'a traversé sans sombrer. Les plumes et l'esprit de la rédaction sont d'ailleurs demeurés exactement les mêmes. Nous reproduisons sur demande la correspondance qui suit déjà insérée dans l'Alcôve: M. l'ÉDITEUR.—Auriez-vous la bonté d'insérer dans un de vos prochains Nos. la résolution suivante, passée à l'unanimité, hier, après le service divin par les électeurs de la paroisse de Ste. Rose. Résolu.—Sur motion du Dr. S. F. McMahon, secondée par M. Jos. Chartrand, marchand: Que les électeurs de cette paroisse, connaissant les vertus publiques et privées de l'hon. A. N. Morin, et convaincus que cet hon. M. continuera à travailler avec sa conscience, sa capacité et son intégrité bien connue pour le bien du pays en général, comme il l'a toujours fait, et qu'il s'occupera aussi avec habileté des intérêts et du bien-être de ce comté en particulier, lui assurent leur appui cordial aux prochaines élections, s'il veut bien accepter le mandat du comté; Et que copie de la présente résolution soit transmise à cet hon. monsieur. Ce qui a donné lieu, M. l'Éditeur, aux habitants de cette paroisse de faire aussi une manifestation publique et unanime en faveur de l'hon. A. N. Morin, a été une visite de M. Prévost. Ce M., tout en affirmant qu'il ne veut pas se porter candidat et en assurant même qu'il n'accepterait pas, s'il était élu malgré lui, parcouru néanmoins le comté en tous sens ainsi que ses paroissiens, ceux-ci pour crier à tue-tête que c'est l'honneur qui lui nous fait, que c'est le sien que non de la prospérité future du comté de Terrebonne et du pays en général; et lui, pour proclamer humblement qu'il décline la candidature, etc., etc., mais qu'il veut se dispenser de certaines calomnies imaginaires, mises en circulation contre ses principes et surtout la pureté de son culte... sa religion. Or, les cultivateurs de Ste. Rosa, curieux d'apprendre les calomnies dont ils n'avaient jamais entendu parler, l'écoutèrent d'abord avec courtoisie et même intérêt; mais, à leur grande surprise, il leur débita un bon écolier, un long discours qu'il leur avait déjà recité le printemps dernier, qu'il a recité depuis à St. Janvier, à St. Vincent et de Paul, et que sais-je en combien d'endroits? et dans lequel il parlait de douanes à abolir, de droits seigneuriaux, de la loi de s'leighs, de principe électif étendu, si j'ai bien compris, jusqu'aux bœufs, mais surtout aux GREFFIERS; de chemins de fer, de gros salaires, etc., de tout en un mot, excepté de ses principes et de sa religion calomniés. Puis après quelques remarques sur l'anomalie de la position de M. Prévost, qui ne se dit pas réformiste, du moins ici, et n'est soutenu que par des rouges renforcés par quelqu'un de la place, et quelques observations très-judicieuses et très-à-propos de la part du Dr. Lachue qui, venu à la messe à Ste. Rosa, fut invité à parler et écouté avec beaucoup d'intérêt, l'assemblée ayant choisi J. B. Filiatrault, éc. r., fils, pour président, et H. U. Léonard, N. P., pour secrétaire, adopta à l'unanimité la susdite résolution en présence de M. Prévost. Si sa présence partout produite même effet, ma foi il fut bien le furadeur la propagande, l'hon. Morin ne peut qu'y gagner. Un témoin.

Plusieurs articles inévitablement remis. Mariés: En cette ville, à l'Église cathédrale, par Monseigneur l'Évêque de Montréal, le 21, Olivier Berthelot, Ecuier, à Desnoyelle Charlotte Guy, fille de feu l'Honorable Louis Guy. Samedi dernier, le 18 octobre, par Messire J. E. Lavigne, curé de St. Marc, Louis-Eusèbe Barty, éc. r., M. D. de St. Pie, à Delle, Louise-Émilie, fille de Isaac Pouteux, éc. r., J. P., marchand de St. Barthélemi. ANNONCES. NON RESPONSABILITE DE BETTES. L'Éditeur, ci-devant de BEAUCHAMPS, maintenant de la paroisse STE. GENEVIEVE, prévient le public que JOSEPHTE BLEAU, son épouse, ay. ni quitté son domicile, les deux personnes, il ne sera responsable d'aucun DÉTIT qu'elle pourra commettre. JEAN BAPTISTE DEVOYAU. Ste. G. evière, 16 octobre 1851. LOUIS RICARD, AVOCAT: Porte voisine de M. Louis Perrault. Montréal, le 17 octobre 1851. JOSEPH T. DORVAL, MAITRE-MENUISIER. A TELLER, à la 4e. maison de l'enseigne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la rue des ALLEMANDS, entreprenant toute ESPECE d'OUVRIAGE dans cette ligne à court avis, à des termes raisonnables, et s'efforçant toujours d'exécuter les commandes qu'il reçoit de manière à satisfaire les personnes qui lui accordent l'honneur de leur patronage. Mont réal, 23 septembre 1851. SAMUEL R. WARREN. No. 10, RUE SAINT JOSEPH. FABRIQUE D'ORGUE DE TOUTE DESCRIPTION ET DE TOUTE GRANDEUR POUR EGLISES ET SALONS. MOHINIUM, ORGUES, SERRAPHINS, ÉLECTIQUES, FORTE-PIANOS. LES particuliers et les Congrégations qui désireront se procurer des instruments du genre ci-dessus spécifié, et dont la fabrication supérieure et l'élegance des formes sont d'assurance garanties, trouveront leur avantage à passer à l'établissement susdit afin d'examiner et de juger par eux-mêmes. Vingt-neuf années d'expérience et d'une étude suivie de son art, ont mis le maître de cet Etablissement en état de contribuer aux diverses améliorations déjà introduites dans la structure des ORGUES et des FORTE-PIANOS, et de faire concurrence en cette ligne aux fabrications de ce pays et de l'Europe. Pour les particuliers ou les Congrégations des paroisses de peu d'étendue, qui ne seraient pas à même d'acquiescer des ORGUES de grande dimension, l'HARMONIUM et le ÉLOPION sont parfaitement de mise, parce qu'ils sont moins susceptibles de dérangement (par la perfection actuelle de leur structure) que les Orgues et les Forte-Pianos, et coûtent très-peu. N. B.—On refait les Instruments, on les accorde et on les répare à court avis. Malgré le fait désolé qui se produit encore à un certain degré de Congrégations qui achètent de véritables boîtes à sifflets (sous le nom d'ORGUES POUR EGLISES) construites par des ouvriers du commun qui ont à peine une parcelle des notions qu'exige la FABRIQUE DES ORGUES, et qu'ainsi, lorsque la vérité s'est fait jour, elles s'aperçoivent qu'elles ont donné leur argent en pure perte,—ce n'est sous aucun rapport un travail à désirer que celui de remodeler et de faire un objet passable d'une chose ainsi faite que l'on décore du nom d'ORGUE. Montréal, 10 Septembre 1851. AVIS AUX INSTITUTEURS. MAI. LES MEMBRES DU BUREAU DES EXAMINATEURS Catholiques du District de Montréal, s'assembleront à la SALLE d'ÉCOLE de Pévohé le 17 octobre prochain à NEUF heures précises A. M. pour procéder à l'EXAMEN des Instituteurs qui désirent se pourvoir d'un diplôme. F. X. VALADE, Sec. B. E., Longueuil, 12 Septembre 1851. AVIS. UN INSTITUTEUR bien qualifié, désire se placer à la tête d'une école, et connaître les avantages que l'on lui ferait. S'adresser à ce bureau. Montréal, 9 Septembre 1851. AVIS. UN MAITRE D'ÉCOLE, sachant bien le FRANÇAIS et L'ANGLAIS et muni de bonnes recommandations, trouvera une place d'INSTITUTEUR à STE. GENEVIEVE. Pour plus amples informations, s'adresser à Mr. LEBLANC, curé du lieu. Montréal, 4 Juillet 1851. AUX COMMISSAIRES D'ÉCOLES. LIVRES POUR RÉCOMPENSES, PRIX, ETC. L'Éditeur vient de recevoir un splendide assortiment de LIVRES, à reliures ornementées, enor, etc. et de gravures et propres à être distribués à titre de récompenses, aux examens scolaires. Il en disposera de prix très réduits. J. B. ROLLAND.